

Kálai Sándor,
Université de Debrecen

**Kalifa, Dominique. Biribi, Les bagnes
coloniaux de l'armée française, Paris, Perrin,
2009, 346 p., ISBN: 978-2-262-02384-3**

Sur la couverture du nouveau livre de Dominique Kalifa il y a deux types de paratexte qui attirent l'attention du lecteur. D'une part l'illustration, la reprise d'une carte postale qui montre un soldat « à Biribi ». Il regarde l'appareil ou le photographe (le spectateur, le lecteur), mais ce regard semble fixer en même temps quelque chose de lointain ou, au contraire, ne fixe rien du tout : malgré sa présence, ce soldat, qui a un corps tatoué et accablé, semble être absent de l'image qui le représente. D'autre part le titre, en caractères gros et rouges, *Biribi*, aux sonorités étranges qui capte tout de suite l'attention du lecteur. À côté de ces paratextes la place accordée au nom d'auteur est plutôt modeste. L'accent est donc mis sur ce lieu (et en même temps non-lieu) désigné par le titre, Biribi, c'est-à-dire les bagnes coloniaux de l'armée française, et sur le soldat : comme il n'y a plus d'illustrations dans le livre, c'est lui qui incarne les plusieurs centaines de milliers de soldats qui ont fait l'expérience de Biribi.

Comme dit l'auteur dans la préface, *Biribi* (et *Biribi*, le livre sur Biribi) sonde les plaies de la France contemporaine : l'Armée, qui peine à devenir une institution démocratique, la Colonisation (en mettant en lumière avec Biribi sa part maudite), et aussi la République, qui échoue à démocratiser le système pénitentiaire. Biribi est presque oublié, appartient aujourd'hui au passé, mais l'historien ne peut pas permettre d'oublier le passé, parce que, comme on lit au début des *Meurtres pour mémoire* de Didier Daeninckx : « En oubliant le passé, on se condamne à le revivre ». Les archives de l'armée sont désormais consultables, et, autre fait non négligeable, les changements internes dans la discipline peuvent aussi favoriser une étude sur Biribi.

Ce livre s'intègre parfaitement à l'oeuvre de Dominique Kalifa. On retrouve ici aussi, mais dans un autre contexte, le crime, la répression, la sécurité, la culture de masse, la France de la fin du 19e et du début du 20e siècles – les grands thèmes qui ont structuré jusqu'ici l'oeuvre de l'historien. L'auteur a mené un sérieux travail d'archive d'où résultent plusieurs chapitres importants consacrés au dispositif de Biribi, mais il n'en reste pas moins vrai que ce livre s'intègre dans la branche de la discipline que les travaux de l'historien incarnent, l'histoire sociale : Dominique Kalifa retrace, d'une manière minutieuse, les représentations sur Biribi et leur fonctionnement.

La première partie du livre est consacrée justement à cette problématique. L'auteur laisse entendre les voix qui parlent de Biribi. Ce dernier apparaît dans la conscience française sur le mode de la dénonciation. Le premier chapitre retrace cette histoire qui va de la parution du roman de Darien jusqu'aux reportages d'Albert Londres, à travers l'antimilitarisme des organes anarchistes-révolutionnaires et la série d'articles de Jacques Dhur – c'est à ce moment, au début du 20e siècle que Biribi

gagne la grande presse.

Le deuxième chapitre de cette partie dessine la succession des représentations, du Zéphyr et du Joyeux jusqu'à la constitution d'une série d'images proche du bas-fond, véhiculée, diffusée, reprise par la chanson, le roman populaire et les enquêtes de la presse. Cette représentation émerge au moment de l'antimilitarisme, et façonne d'une manière durable l'imaginaire française. L'historien recense les éléments fondamentaux de cette représentation et met également en lumière le rôle du fantastique social mac orlanien dans la reprise de ces images. Ainsi les chansons, les romans et les journaux ont-ils constitué l'horizon qui a modelé les attentes et les références des hommes.

La deuxième partie du livre est consacrée à la description de ce dispositif complexe qui est Biribi. Le premier chapitre saisit le réseau des corps spéciaux et montre l'interdépendance entre les compagnies de discipline, les bataillons d'Afrique, les prisons, les pénitenciers et les ateliers, les disciplinaires coloniaux (pour les éléments les plus « vicieux ») et les « inventions » de la République soucieuse de respecter l'égalité, les corps spéciaux. Ce chapitre démontre aussi qu'au nom de la discipline, et grâce à l'existence de ce dispositif l'armée punit ainsi non seulement les actes, mais aussi l'être : le soldat est puni précisément parce qu'il a déjà été puni.

Le chapitre suivant parle du lieu, de la progressive implantation en Afrique de ce dispositif. L'éloignement est déjà un châtement en soi et permet aussi de diffuser l'idée de la régénération par le travail, la troisième raison de l'adoption du lieu est le besoin de main d'oeuvre. C'est le travail qui se trouve au coeur du dispositif et auquel ce chapitre est consacré. L'éloignement renforce aussi la tendance aux supplices. L'historien, pour parler de cette question délicate, choisit sur ce point une méthode particulière : il sonde l'archive militaire, les interstices de la parole militaire.

Le troisième chapitre passe en revue les différentes étapes des réformes des corps spéciaux. Comme l'auteur écrit, dès la fin du 19^e siècle, avec l'avènement des débats publics sur Biribi, des opuscules, des brochures et des mémoires se multiplient, et proposent des changements. C'est cette histoire que est retracée dans ce chapitre, jusqu'au moment ultime, la suppression de Biribi au début des années 1970.

La troisième et dernière partie du livre est consacrée aux « corps souffrants », à l'expérience sensible des soldats de Biribi, à partir de leurs écritures personnelles. Le premier chapitre explique pourquoi le corps des soldats devient harassé, mutilé, malade, pourquoi ces hommes ont peur de l'oubli, de l'abandon. L'historien passe également en revue les possibilités de la révolte, qui vont de l'évasion jusqu'à la constitution d'une justice plus violente entre les détenus. À la fin du chapitre Dominique Kalifa aborde aussi ces « autobiographies à degré zéro » qui sont les tatouages en tant que pratiques qui permettent d'extérioriser les expériences.

Biribi signifie aussi la réorganisation de la vie collective, y compris la répartition des rôles sexuels. Il s'agit en fait d'une sexualité de substitution, l'hétérosexualité adaptée au monde masculin, qui sépare les hommes en deux groupes, les « actifs » et les « passifs ». La conclusion est nette : « Le schéma montre combien les rapports de domination priment les logiques de sexe. Il nous dit aussi que la sortie

d'une hétérosexualité dominante ne signifie pas pour autant la fin des hiérarchies et des dominations de genre, qui se reconfigurent sexuellement. » (263)

Le dernier chapitre est consacré aux différentes voix (celles des officiers, des sous-officiers, des médecins, des aliénistes et celles des hommes de Biribi). Les soldats de Biribi ont gardé le silence, l'histoire ne recense qu'une vingtaine de récits dont la plupart est rédigée sur commande. Dans la conscience de ces hommes l'oubli doit recouvrir l'expérience, le mutisme s'impose même après la sortie de Biribi. Et c'est là, dans ce silence que réside le grand enjeu du livre, parce que – comme le dit l'auteur – l'ensemble des voix « déréalisent » même cette épreuve longue, massive et extrême. Comme le crime – un des thèmes préférés de Dominique Kalifa – Biribi aussi ne semble exister que dans ses représentations, faites par les livres, les journaux, les chansons, les brochures ou les mémoires. Le livre ne peut ainsi se terminer que sur ce silence des soldats eux-mêmes qui parle en refusant de parler de cette expérience. Ainsi le livre de Dominique Kalifa se construit-il doublement sur l'oubli : la France contemporaine a presque oublié cette expérience, les soldats eux-mêmes en ont gardé le silence. Mais *Biribi* réussit, d'une manière formidable, dans l'enjeu qui le fonde : ne pas permettre d'oublier ce qui est déjà oublié.